

# Janusz Lalewicz

---

## Contexte social du fait littéraire et fonctions de la lecture

---

Literary Studies in Poland 17, 47-82

---

1987

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej [bazhum.muzhp.pl](http://bazhum.muzhp.pl), gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Janusz Lalewicz

## Contexte social du fait littéraire et fonctions de la lecture

### 1. Problématique du fait littéraire

1. Le fait littéraire c'est, pour parler en termes les plus généraux, l'entrée en contact d'un texte avec un destinataire. Toutefois, pour en faire une notion opérationnelle, il est nécessaire de préciser ce qui sera analysé sous ce nom.

En premier lieu, les deux termes de cette relation peuvent être rapportés soit aux objets individuels soit aux classes d'objets: l'on peut parler de la lecture d'un texte ou d'une classe de textes – textes littéraires, textes d'un auteur précis, textes relevant d'un genre littéraire, etc.; par analogie, la description peut porter sur un lecteur précis ou une collectivité de lecteurs, un public. C'est dire qu'il y a quatre catégories de relations qui entrent en ligne de compte, en d'autres termes quatre catégories des phénomènes de réception:

a) acte de lecture établissant une relation entre un texte et un lecteur;

b) relation entre un texte et une collectivité de lecteurs, un public; ce cas sera dans la suite de ces lignes défini comme fait littéraire au sens étroit du terme;

c) pratique de la lecture établissant une relation entre un groupe de textes et un lecteur;

d) dimension collective de la pratique de la lecture dans une collectivité, établissant une relation entre une classe de textes et un public.

Si les analyses de la réception ont l'ambition d'avoir une valeur cognitive, les constatations relatives à la lecture individuelle ne

sauraient être confondues avec celles portant sur la réception collective, contrairement à ce qu'on observe souvent dans les textes sur la réception de la littérature. Les quatre phénomènes susmentionnés présentent des mécanismes différents et sont assujettis à des facteurs différents qui les conditionnent. C'est dire qu'ils appellent des perspectives et des démarches investigatrices différentes.

Il serait pourtant erroné d'attacher à ces différences une valeur absolue, dans la mesure où l'on n'est pas en présence de quatre phénomènes à part, indépendants les uns des autres, mais, en quelque sorte, de différents niveaux ou éléments d'un même tout, en corrélation mutuelle les uns par rapport aux autres et s'expliquant mutuellement. La lecture ayant un caractère individuel, la réception collective ne saurait être considérée comme un tout concret mais comme fonction des actes individuels de lecture, irréductibles aux phénomènes de la sphère des comportements collectifs. D'un autre côté cependant, l'acte individuel de lecture s'inscrit dans un contexte collectif, celui de la vie littéraire et pratique d'une collectivité ce qui, en un sens, le détermine tant pour sa forme que pour sa fonction.

Ces observations expliquent dans une certaine mesure la démarche investigatrice que nous avons adoptée: l'analyse de l'aspect sociologique de la lecture. Nous ne tenterons pas de description directe de faits collectifs; en effet, pour une telle description, il nous faudrait des modèles statistiques rendant compte de certains éléments ou aspects de la dimension collective de la lecture, considérés isolément et sans rapport avec les phénomènes qui se situent au niveau des comportements individuels. Ce qui sera plus commode c'est de procéder par modèle de l'acte de lecture ou de la relation: texte-lecteur, ce qui permettra une approche d'ensemble de la lecture en tant que système de facteurs reliés fonctionnellement les uns aux autres. Il s'agit toutefois d'analyser ce qui, dans l'acte de la lecture, représente les phénomènes du niveau sociologique, et non de rendre compte de la lecture individuelle dans ses aspects particuliers et concrets. La lecture individuelle sera donc considérée dans ses rapports avec les différents systèmes de rang supérieur auxquels, fonctionnellement, elle se rattache. Ce seront des tous de plus en plus vastes et de plus en plus complexes. Étudiée comme fait social, la lecture est une matière des plus complexes, ce qui fait que l'ordre d'analyse que nous nous proposons d'adopter,

consistera d'une part à la considérer successivement par rapport aux différents contextes fonctionnels (c'est-à-dire à en étudier les différentes dimensions et les différents aspects) et d'autre part à passer des contextes les plus immédiats et les plus simples aux plus vastes et aux plus complexes. Cette démarche nous permettra de dégager un plus grand nombre de facteurs essentiels et de mieux systématiser leurs connexions que ce ne serait possible de faire en analysant directement les contextes les plus vastes et les plus complexes, tels que, par exemple, la culture dans son ensemble ou l'ensemble de la vie sociale.

2. La relation établie par la lecture n'est pas une relation entre éléments d'une même catégorie, à la différence de celles entre les textes ou entre les personnes, mais une relation entre des objets appartenant à des catégories différentes: entre les textes et les personnes. Etant donné que les termes de cette relation relèvent de deux ordres distincts de la réalité, la lecture et la relation qu'elle établit, doivent être inévitablement considérées dans l'enceinte de l'un d'entre eux: soit par rapport au texte, c'est-à-dire comme un phénomène qui se produit dans l'univers des textes, soit par rapport au lecteur, c'est-à-dire comme un phénomène de l'univers des hommes.

Dans la première des deux perspectives, la donnée de départ et le point de référence de la description sont offerts par le texte (un texte ou une classe de textes); dans cette hypothèse, en tentant de décrire la lecture, nous nous interrogeons sur ce qu'est pour un texte l'entrée en contact avec un lecteur (ou un public de lecteurs); en d'autres termes, nous décrivons les lectures particulières comme autant d'aventures d'un texte avec ses différents lecteurs. Il est aisé de se rendre compte que c'est là l'optique des analyses de la lecture tentées par les historiens ou théoriciens de la littérature; en effet, dans toute étude d'un ouvrage ou de l'oeuvre d'un écrivain, d'un critique littéraire etc., la lecture est considérée comme interprétation du texte.

Dans la seconde optique, l'entrée en contact du texte avec le lecteur est considérée comme une aventure vécue par ce dernier. La donnée de départ et le point de référence sont ainsi offerts par le lecteur (un lecteur ou une collectivité de lecteurs) et l'analyse elle-même se propose d'établir ce que marque pour ce lecteur l'approche d'un texte ou, plus généralement, la pratique de

la lecture. C'est la façon dont la lecture est analysée dans la plupart des cas à l'étude de sa dimension sociale (collective), et dans diverses études sociologiques.

D'un point de vue purement théorique il s'agit là de deux approches qui tout en étant différentes ne s'excluent pas pour autant l'une l'autre; elles sont complémentaires, c'est qu'elles portent sur les deux faces d'un même phénomène. Si cette complémentarité n'est pas perceptible dans les études littéraires d'une part et sociologiques de l'autre, la raison n'en est pas uniquement la différence d'approche ni même celle de l'échelle de description – individuelle chez les chercheurs littéraires qui s'occupent généralement de lectures individuelles et collective chez les sociologues qui, eux, analysant les comportements collectifs de lecture. Une autre raison à invoquer, majeure peut-être, est la différence des principes épistémologiques et méthodologiques du modèle de démarche scientifique dans les deux disciplines. D'où l'impossibilité d'entente et de coopération entre les chercheurs qui s'occupent, certes, du même phénomène mais d'un point de vue différent. Aussi vaut-il la peine de mettre en relief les correspondances et les interdépendances fonctionnelles entre les phénomènes relevant des deux ordres. C'est l'une des intentions de la présente étude.

La lecture y sera analysée dans la seconde des optiques susmentionnées, c'est-à-dire comme activité pratiquée par un individu ou une collectivité, activité qui a pour objet les textes, littéraires en particulier.

3. La lecture est une activité du lecteur; c'est dire que la relation entre le texte et le lecteur est celle entre l'objet et le sujet d'une action. En considérant la lecture comme action, l'on peut s'interroger d'une part sur ce que le lecteur d'un texte (en) fait quand il lit, et d'autre part ce que fait le lecteur par le fait de lire. Ces interrogations, il n'est pas difficile de le saisir, se rapportent aux aspects formels et fonctionnels de la lecture. D'un autre côté il s'agit d'établir en quoi consiste la lecture ou, plus précisément: quelles sont les opérations sur le texte effectuées en cours de lecture et, pour aller plus loin, quelles sont les façons de lire – c'est-à-dire il s'agit d'analyser les mécanismes de la lecture et les manières de lire. D'un autre côté nous analysons les fonctions de la lecture en nous interrogeons sur le sens, les objectifs, les motivations et les effets de la pratique de la lecture – pour un

lecteur précis ou pour une collectivité précise. En d'autres termes, nous examinons l'action du lecteur d'une part comme une technique ou un ensemble d'opérations sur texte, d'autre part comme moyen d'action ou mode de comportement dans la vie collective. C'est dans ce second sens que nous examinerons ici la lecture.

De ce point de vue, l'on saisit aisément le caractère unilatéral et partiel des investigations des littérateurs et des sociologues. En effet, les sociologues étudient les comportements des lecteurs comme si la lecture se ramenait à la consommation des livres et comme si les préférences et les motivations qui président à ces comportements n'avaient pas de rapport avec la lecture elle-même et l'intelligence des textes, mais étaient déterminées par des facteurs économiques, politiques, etc. Les littérateurs, pour leur part, analysent la lecture comme si l'interprétation d'un texte était fonction de son contact avec une conscience dotée d'une conception du monde ou de «codes de réception», sans dépendre de quelque façon que ce soit de la motivation, des finalités, des fonctions et du contexte des lectures entreprises. Or, il est évident qu'il y a interaction entre la forme des comportements de lecteurs – les manières de lire, les habitudes d'interprétation, etc. – et leur fonction. Le mécanisme de lecture et les techniques de lecture d'un lecteur précis circonscrivent les limites de ce que peut signifier pour lui la lecture ou de ce à quoi elle peut lui servir; d'un autre côté, la place de la lecture dans l'ensemble des activités d'un lecteur précis ou dans la vie sociale d'une collectivité, les finalités du recours à la lecture ou de la pratique de la lecture sont des facteurs qui conditionnent les façons d'approcher le texte, l'orientation et le contexte de l'interprétation.

Pour résumer ces précisions préliminaires l'on peut dire que les considérations qui vont suivre ont pour objet la lecture en tant qu'occupation ou type d'occupation d'un lecteur par rapport à l'ensemble de ses activités et de sa participation à la vie collective. Il s'agit donc de répondre à l'interrogation sur ce qu'est la lecture – son sens et sa fonction – pour le lecteur, dans la mesure où il participe à la vie d'une collectivité, dans la mesure aussi où sa lecture est un comportement social. Cela signifie en particulier qu'il ne sera pas tenu compte des sens et des fonctions à portée uniquement individuelle et intime de la lecture.

Dans la première partie de cette étude, je tente de dégager

et de systématiser les facteurs qui décident des caractéristiques fonctionnelles de l'activité de lecture dans sa dimension sociale. La seconde partie offre une esquisse de typologie des situations de lecture dans différentes collectivités ou groupes sociaux, au moyen de critères dégagés exprès à cette fin.

## 2. Dimensions objectives de la lecture

1. La lecture en tant que type d'occupation ou d'activité se définit par l'objet qui lui est propre, différent de celui des activités d'un type différent, et par la façon dont on s'occupe de cet objet, elle aussi différente des autres types d'activité s'exerçant sur le même objet ou par rapport à ce dernier. Lire c'est, premièrement, s'occuper de textes et, secondement, s'en occuper d'une façon particulière qui est autre que celle que l'on pratique pour écrire, pour traduire ou pour commenter. Dans ce chapitre, seront précisément étudiées les dimensions objectives de la lecture, soit ce que détermine l'objet qui lui est propre.

Outre la question sur ce qu'est la lecture en fonction de son objet c'est-à-dire en tant que manière particulière de s'occuper de textes, l'on peut en poser une autre, renvoyant à un contexte plus vaste, celui de la vie collective comprise comme un ensemble d'occupations ou d'activités – possibles ou effectives – pratiquées par les membres d'une collectivité. Nous nous interrogeons alors sur ce qu'est la pratique de la lecture (par un lecteur ou par un groupe de lecteurs) en tant que forme de participation à la vie collective. Le chapitre suivant aura pour objet les dimensions sociales de la lecture selon cette acception du terme, soit sa place et ses fonctions dans l'ensemble de l'activité du lecteur et, plus largement, dans la vie de la collectivité dont il est membre.

2. Le texte c'est – formellement parlant – un système de signes. Mais c'est un système qui porte sur un sujet, qui parle de quelque chose. En m'occupant d'un texte, je me meus dans deux ordres en même temps: d'une part j'ai affaire à des signes que j'identifie, mets en ordre et interprète, et d'autre part – à des affaires, des idées, des problèmes ou des faits dont parle le texte. Cela conduit à distinguer deux dimensions de la lecture considérée comme le fait de s'occuper de textes; ces deux dimensions, je les appellerai

dimension formelle et dimension thématique. Lire c'est:

a) s'occuper d'un texte compris comme un système de signes (identifier les signes et leurs combinaisons, les interpréter, etc.);

b) s'occuper du sujet d'un texte (suivre l'histoire qui fait l'objet du récit, les faits présentés, les problèmes considérés).

S'occuper du texte et s'occuper du sujet ce sont, bien entendu, deux aspects ou deux dimensions d'une même activité et nullement deux activités distinctes, et à analyser l'acte de lecture, cette distinction n'a qu'une signification théorique. Ces deux notions se verront par contre dotées de références empiriques à l'analyse de la pratique individuelle de la lecture et de la pratique de la lecture d'une collectivité. Par exemple, les choix que font les lecteurs et les motivations qui les animent tiennent aux facteurs soit thématiques soit formels: les choix d'un lecteur (ou: préférences d'un public) découlent de l'intérêt porté soit à un ensemble de sujets – tels que les problèmes des jeunes d'aujourd'hui, l'occupation nazie, les problèmes du monde rural, les voyages – soit à une catégorie de textes, par exemple le roman policier, le roman contemporain, la poésie romantique, l'oeuvre d'un auteur ou la littérature du fait vécu. Ces motivations déterminent, bien entendu, l'attitude à l'égard des textes qui font l'objet de lecture et la façon dont on les comprend.

En fonction de ces motivations, c'est-à-dire suivant que la lecture équivaut pour un lecteur à s'occuper d'un certain type de textes ou de certains sujets, je parlerai d'orientation formelle ou d'orientation thématique du lecteur. Les deux orientations peuvent prédominer l'une ou l'autre dans différentes lectures, selon les lecteurs, selon les types de textes et selon les situations de lecture.

En substance, l'on peut distinguer des catégories de lecteurs suivant qu'ils adhèrent à l'une ou à l'autre des deux orientations. Pour les gens ayant un riche fonds de lecture et également pour ceux qui s'occupent professionnellement de littérature, lire c'est s'occuper de textes littéraires, également (et souvent principalement) pour leurs propriétés formelles – le langage, le style, le genre, la composition, etc. Il y a lieu de faire observer qu'à la différence des élites culturelles qui en font un critère pour leurs choix, pour leurs motivations et pour leurs jugements de valeur portés sur les textes les qualifications distinctives se rattachant à l'orientation formelle, telles que: littéraire – non littéraire; avant-gardiste – tra-



ditionnel, d'une haute tenue artistique – populaire, novateur – du déjà vu, etc., sont, dans d'autres collectivités de lecteurs, soit totalement ignorées (c'est le cas du grand public), soit sans aucune importance (c'est le cas des lecteurs «engagés»). En effet, ce sont des lecteurs pour lesquels la lecture constitue principalement ou exclusivement le moyen de s'occuper de certains sujets.

3. Un autre groupe de problèmes se rattache au second point distinctif de la lecture. La lecture étant une des formes ou manières de s'occuper de textes, la question se pose en quoi cette forme se distingue des autres possibles. Cette question est une interrogation sur le sens et la fonction et non sur le mécanisme de la lecture. Pour y répondre, il faut dresser un répertoire des manières de s'occuper de textes (systèmes de signes) et de sujets, en établir l'échelle et définir la place qu'y tient la lecture.

Définir les façons de s'occuper de textes considérés comme systèmes de signes ne présente pas de difficulté majeure. Les deux manières fondamentales c'est, bien entendu, écrire et lire des textes. La troisième à distinguer en termes généraux c'est communiquer au sujet des textes, soit procéder à toute sorte d'échanges d'opinions, de commentaires, de critiques, etc.

En examinant la culture contemporaine (au sens large du terme), il y a lieu toutefois de diviser la communication au sujet des textes littéraires en deux domaines distincts du point de vue fonctionnel et formel : d'une part, échange d'opinions non institutionnel, courant, par exemple dans le cadre d'une conversation mondaine, et, d'autre part, production et diffusion institutionnelle et professionnelle de l'opinion littéraire – c'est-à-dire la critique, les publications scientifiques, les manuels, etc. Etant donné que générer et diffuser les connaissances sur la littérature et les opinions littéraires est l'oeuvre de professionnels – historiens ou théoriciens de littérature, critiques littéraires – qui s'y emploient institutionnellement, l'échange d'opinions constitue le lot exclusif de cette catégorie de lecteurs, alors que pour le grand public, l'opinion institutionnelle et professionnelle, publiée à l'instar de la littérature elle-même, n'existe que comme objet de réception. C'est la raison pour laquelle le fait d'avoir distingué comme dimension à part la communication publique institutionnelle au sujet de la littérature appelle une autre distinction : celle de la réception de cette opinion institutionnel-

le — en tant que cinquième manière de s'occuper de textes littéraires.

La culture contemporaine a fait une place de choix, ainsi que le souligne Robert Escarpit, à différentes formes intermédiaires d'approche de la littérature: adaptations, paraphrases, mises en scène et autres dérivés du texte littéraire.

C'est si vrai que, de nos jours, l'adaptation cinématographique, radiophonique, télévisée ou en bande dessinée fait partie de l'acte de lecture, et qu'on peut définir l'attitude de lecteur par sa réaction au «film tiré du livre» ou au «livre tiré du film»<sup>1</sup>.

De ce point de vue, l'on peut considérer la lecture des textes comme approche directe de la littérature, alors que la découverte de la littérature à travers les dérivés d'oeuvres littéraires est à distinguer comme une manière à part de s'occuper des belles lettres. D'un même point de vue, la réception de l'information et de l'opinion littéraires institutionnelles serait à considérer comme une manière d'approche indirecte de la littérature. La table suivante présente d'une façon sommaire les manières énumérées de s'occuper des textes littéraires:

		Emission	Interaction	Réception
Communication littéraire		CRÉATION de textes littéraires		LECTURE de textes littéraires
Communication au sujet de la littérature	institutionnelle	CRÉATION de textes sur la littérature		RÉCEPTION DES OPINIONS sur la littérature
	courante		ÉCHANGE D'OPINIONS sur la littérature	
				APPROCHE INDIRECTE de la littérature.

<sup>1</sup> R. Escarpit, *Le Littéraire et le social*, Paris 1970, p. 32.

Remarquons que cette table permet de saisir sans difficulté la répartition sociale des manières de s'occuper de textes littéraires :

1) La participation à titre d'émetteur à la communication littéraire et à la communication au sujet de la littérature est réservée aux professionnels; ces deux manières de s'occuper de littérature ont un statut d'activités professionnelles et institutionnelles.

2) Pour les lecteurs qui sont étrangers au groupe de professionnels, la littérature existe comme sujet de réception – de réception au sens large du texte, c'est-à-dire comme lecture des textes proprement dits et comme approche de la littérature par l'intermédiaire d'adaptations (dans le cas du public de masse) et, dans certains milieux (en particulier des gens à riche fonds de lecture) – également comme réception de l'information et des opinions.

3) Enfin, dans les milieux des «gens cultivés» la littérature fait également l'objet d'un échange d'idées non institutionnel.

A la lumière de ces observations, il est évident (au point qu'en parler risquerait de paraître banal, n'était-ce le fait qu'on en a jamais parlé) que, socialement, la littérature existe en premier lieu comme lecture ou, plus généralement comme objet de réception, par contre ce n'est que pour les professionnels qu'elle est l'objet de création, ce qui fait qu'analyser la littérature en tant que création – comme le font en règle théoriciens et historiens de littérature et, souvent aussi, sociologues de la littérature ou de la culture – c'est étudier la littérature selon l'optique de ce groupe professionnel (ce qui confère à la description un goût de paradoxe, dès qu'on se met à parler des fonctions sociales de la littérature).

4. Il n'est, bien entendu, pas possible de répertorier toutes les manières de s'occuper de ce qui fait le sujet des textes, pour rechercher par la suite la place que tient parmi elles cette manière particulière de s'occuper d'un sujet qu'est la lecture. Pour préciser dans cette optique le sens de la lecture, il semble important – et réalisable – de distinguer trois «degrés de présence» d'un problème ou d'une idée (le sujet) dans la vie du lecteur (ou: collectivité de lecteurs). Ce sujet peut être pour le lecteur: 1) uniquement un sujet de lecture ou 2) également le sujet d'une activité de communication (p. ex. de conversations) ou encore 3) l'objet d'une activité sociale qui n'est pas réductible à la communication pure

(religieuse, politique, culturelle). A ces trois «degrés de présence» du sujet, correspondent, semble-t-il, trois types de fonctions de la lecture considérée comme manière de s'en occuper :

1) si un fait, un problème ou une idée n'est rien d'autre qu'un objet de lecture, il n'est pour le lecteur qu'un thème littéraire ou, plus largement, culturel, et la lecture – la seule manière pour lui de s'en occuper – revêt le sens de la satisfaction d'un besoin ludique, esthétique ou intellectuel individuel;

2) si ce problème ou cette idée font en même temps l'objet de communication, soit l'objet d'intérêt commun au sein du groupe auquel le lecteur appartient, la lecture devient indirectement une forme de participation à la vie collective (participation qu'elle implique tout en étant impliquée par elle) sur un plan ayant un caractère de communication: vie de société, vie culturelle ou intellectuelle du groupe;

3) si enfin le sujet de lecture est en même temps l'objet d'une activité non communicationnelle ou plus exactement non seulement communicationnelle du lecteur, la lecture joue le rôle d'une manière subsidiaire de s'en occuper, dans la mesure où ce sujet de lecture constitue l'objet d'une activité avant tout politique ou religieuse, et la lecture est alors, indirectement, un moyen et à la fois un effet de la part prise par le lecteur à cette activité.

Le premier des trois cas trouve son illustration dans la situation d'un intellectuel d'aujourd'hui qui lirait des romans sur la condition féminine en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle: ce serait pour lui un sujet de lectures littéraires ou historiques. Le même sujet faisait effectivement l'objet de débats idéologiques dans des milieux d'intellectuels à la fin du siècle dernier – ce qui illustre le deuxième cas signalé. Enfin, pour ce qui est de la troisième situation: le même problème faisait l'objet d'une activité politique et sociale pour les militantes des mouvements féministes.

### 3. Le Rôle du lecteur et les dimensions sociales de la lecture

1. Dans le chapitre précédent, la lecture était considérée sous l'angle de son objet, différent de celui des autres types d'activité, et sous l'angle de la manière de s'en occuper, elle aussi différente

que pour les autres activités. Cette même activité sera maintenant examinée dans un contexte différent : comme activité ou occupation s'inscrivant dans l'ensemble des activités pratiquées dans une collectivité et sous l'angle des corrélations fonctionnelles avec ses autres occupations. En d'autres termes, il s'agit de définir la place que tient le fait de s'occuper de littérature (en particulier la lecture) dans la vie d'une collectivité ou — du point de vue du lecteur individuel — parmi les formes de participation à la vie collective.

Etant donné que la lecture sera considérée dans son contexte de vie collective, il convient d'abord de définir la collectivité qui servira de point de référence. Considérer la lecture par rapport à la vie collective à l'échelle de la société globale ou à l'échelle des classes ou couches socio-économiques, comme le font souvent les sociologues de la littérature, n'apparaît pas comme une solution des plus heureuses : ce sont des collectivités trop vastes et d'un degré de cohésion insuffisant pour que le fait d'y appartenir détermine les comportements culturels. Les formes et les fonctions de participation à la culture semblent être conditionnées d'une manière plus précise et plus stable par la participation à la vie de milieux plus restreints et plus proches du lecteur ; dans le cas de la culture littéraire il s'agit de milieux qui constituent des tous relativement homogènes du point de vue culturel ou, à considérer la chose d'un autre point de vue — de circuits de diffusion littéraire.

Mais comme le fait de la lecture varie suivant qu'elle est, dans une société, une occupation généralisée ou d'élite, celle de tout un groupe social ou de quelques individus, il faut, avant d'analyser les fonctions de la lecture dans le contexte du groupe de référence le plus proche, situer ce dernier dans le contexte des autres groupes de la société prise dans son ensemble. C'est-à-dire établir la répartition dans la société du fait de s'occuper de littérature (en particulier de la pratique de la lecture), en d'autres termes établir qui, dans la société considérée, quels groupes et, éventuellement, quels individus au sein de ces groupes, s'occupent de littérature (ou encore peuvent ou doivent s'en occuper), dans quelles circonstances, de quelle manière et à quelle échelle. C'est qu'en fonction de ces circonstances, la littérature se révèle être soit une distraction quotidienne, soit une occupation distinctive, source de

prestige ou d'isolement; un devoir professionnel ou mondain, rien qu'une manière individuelle de l'utilisation du temps libre, sans importance pour la participation à la vie collective, ou encore un signe distinctif du statut social et de l'instruction ou enfin une connaissance commune à tous et de ce fait sans surprise.

2. C'est d'une manière double que l'on peut concevoir le contexte social en considérant la lecture par rapport à la vie collective (ou à la participation à la vie collective): soit en termes de système ou paradigme, c'est-à-dire comme un répertoire d'occupations, d'activités, d'interactions individuelles et de groupe, liées les unes aux autres et formant divers ensembles fonctionnels, divers plans et domaines de vie collective; soit en termes de processus, c'est-à-dire comme ce qui se passe actuellement dans la collectivité et dans quoi le lecteur qui en est membre se trouve impliqué: les affaires de l'entourage le plus immédiat, la situation dans le milieu professionnel, dans le cercle de société, etc., les événements d'actualité, les problèmes sociaux, politiques du milieu restreint dans lequel se meut le lecteur, du groupe social, de la société globale enfin.

En termes de système, la lecture et les autres manières de s'occuper de littérature, seraient à analyser dans leurs corrélations avec les autres types d'activité. La question qu'est-ce que la lecture signifie dans cette optique: à quelle catégorie d'activités appartient-elle? A quelles autres activités se rattache-t-elle? Dans quel secteur (ou: quels secteurs) de la vie collective intervient-elle et quelle place y tient-elle? C'est ce que détermine, bien entendu, le type de société. Les normes culturelles définissent, premièrement, le rôle du lecteur, c'est-à-dire les motivations et les circonstances de la pratique de la lecture, les critères du choix des lectures, les manières de lire et d'interpréter, ce qui signifie qu'elles circonscrivent les limites et déterminent les modèles de pratique de la lecture dans une société précise<sup>2</sup>. Et, secondement, elles rattachent à la pratique de la lecture (ou au rôle de lecteur) certaines finalités et fonctions et situent cette activité dans des secteurs précis de la vie privée et de la vie collective.

---

<sup>2</sup> Il s'agit donc du groupe de problèmes qu'analyse J. Sławiński, «O dzisiejszych normach czytania (znawców)» (A propos des normes d'aujourd'hui de la lecture «des connaisseurs»), *Teksty*, 1974, no. 3.

Parallèlement à ces facteurs culturels d'ordre général, agissent des circonstances sociales déterminant la place et les fonctions de la lecture dans le cadre des différents circuits de diffusion ou milieux de lecteurs. Il n'échappe à personne que, dans le milieu des «gens cultivés», le fait de s'occuper de littérature fait partie intégrante de la vie culturelle liée à la vie de société et détachée de la vie professionnelle et de la vie pratique dans son ensemble, alors que dans les milieux en voie de promotion sociale le fait de s'en occuper se rattache du processus de formation et souvent à l'activité sociale ou politique; par contre, dans le circuit massif, la lecture est une des formes d'occupation des loisirs individuels, un terme d'alternative par rapport à la télévision, au cinéma, aux manifestations sportives ou aux réunions de société.

3. En termes de processus, la vie collective est pour le lecteur la situation sociale dans laquelle et à l'égard de laquelle il adopte une attitude par le fait de lire et par ce qu'il lit. S'occuper de textes littéraires ou de sujets précis c'est choisir une manière de participation (ou de non-participation) à ce qui se passe dans le monde qui nous entoure, prendre position à l'égard de l'environnement social considéré dans une acception plus ou moins large du terme, face à ses problèmes et ses préoccupations, face aux affaires publiques ou privées.

De ce point de vue, la lecture peut être, pour parler en termes généraux, soit le moyen de participer à un secteur de vie collective ou à une entreprise commune – dans ce cas il y a lieu de parler de lecture engagée, soit au contraire, une manière de suspendre sa participation ou de s'isoler de ce qui se passe dans l'environnement social, ce que justifierait un terme à plus d'une signification, celui de lecture d'évasion.

Si nombreuses que soient les ambiguïtés que comportent les notions d'«attitude engagée» et d'«attitude d'évasion», elles n'en traduisent pas moins la nature des choix individuels. Il existe cependant des facteurs de milieu qui déterminent de telles attitudes comme attitudes de lecteur. C'est ainsi que, dans les milieux sociaux en voie de promotion sociale et culturelle, la lecture est en règle une forme de participation à la vie collective, par contre, dans le circuit de masse, elle a le statut de distraction individuelle sans rapport avec la participation aux aspects importants de la vie collective.

A considérer le sens de la lecture par rapport à la situation sociale, il est indispensable de tenir compte de la distinction signalée dans le chapitre précédent entre les dimensions formelle et thématique de la lecture. En fonction de la situation dans laquelle elle se pratique, la lecture peut remplir des fonctions d'évasion, par le fait même de centrer l'intérêt du lecteur soit sur des textes, en particulier littéraires, soit sur des sujets précis. D'une façon analogue, l'engagement se réalise par une lecture en vue du sujet et par le choix des sujets de lecture. Toutefois, dans certaines situations, par exemple dans les groupes sociaux où le fait de s'instruire et de lire est un moyen de promotion culturelle, la pratique de la lecture est en soi, comme type d'activité, une manière de participer à la vie collective, indépendamment des sujets des lectures.

#### 4. Répartition sociale des types fonctionnels de lecture

Les sections précédentes de cette étude se sont proposé de dégager d'une manière systématique et d'ordonner les facteurs qui déterminent fonctionnellement l'acte de lecture, la pratique de la lecture ou le rôle du lecteur ou encore le statut social de la lecture – en fonction du niveau considéré d'organisation de l'objet. Ce quatrième chapitre présente quelques-unes des applications de cet appareil conceptuel. Les critères analysés ou signalés plus haut serviront à distinguer quelques-unes des collectivités typiques par le statut qu'elles accordent aux lectures littéraires, collectivités qui correspondent approximativement à des types de public littéraire connus de la culture contemporaine ou des cultures historiques. Il s'agit de savoir ce qu'est la lecture dans un groupe ou une couche sociale, dans une société, c'est-à-dire pour les lecteurs qui en font partie, tout en tenant compte des critères dégagés plus haut; est-elle axée sur un type de textes ou sur un type de sujets (thèmes): est-elle la seule manière de s'occuper de ce type de textes (ou de sujets) et si ce n'est pas le cas, la manière principale ou secondaire? Comment la lecture est-elle liée aux autres domaines d'activité? Est-elle une activité de tous ou celle des élites, une activité de tous les jours ou pratiquée à de rares circonstances? – etc.

1. Depuis l'époque romantique, l'art et la littérature s'écrivent souvent par des majuscules; s'en occuper et, en particulier, en faire, s'assimile aux yeux de beaucoup à une sorte d'ascension dans les



hautes sphères de l'esprit, loin des contingences de la vie pratique, en communion du sublime et de l'Absolu. Bien que combattue, cette idéologie n'a pas entièrement lâché son emprise sur les esprits, ce qui se traduit par une manière de voir la fonction sociale de la littérature, manière bénéficiant d'une acceptation tacite, en partie inconsciente. Il n'est peut-être pas inutile de souligner la particularité de cette idéologie à l'échelle historique, et de formuler sans équivoques des vérités premières qui serviront de référence aux considérations qui vont suivre. Dans cet ordre d'idées, disons que s'occuper de littérature et en particulier pratiquer la lecture est, dans chaque société, une activité secondaire, se situant hors des grands secteurs de la vie sociale, et de toute façon une activité ludique, quels que soient le prestige possible de la littérature et la portée des fonctions qu'elle remplit. Si, dans certaines sociétés ou dans certains groupes sociaux, elle est quelque chose d'autre ou quelque chose de plus qu'une sorte de distraction, cela tient à des circonstances particulières rattachant d'une certaine manière la littérature et le fait de s'en occuper à des sphères de vie collective d'une portée primordiale pour la cohésion et pour le fonctionnement de la collectivité.

Il est aisé de s'en rendre compte en comparant la participation à la communication littéraire avec le fait de participer à un type de communication fonctionnelle. Quand je lis (ou rédige) une ordonnance, un mandat d'appel, une invitation ou tout autre communiqué fonctionnel, je m'occupe d'un communiqué qui constitue l'outil de mise en oeuvre d'une entreprise collective dans laquelle je joue un rôle déterminé. Si je m'en occupe, cela tient au rôle que je joue dans la vie collective et constitue la manière dont je le joue; m'occuper de ce dont il est question dans l'ordonnance c'est m'occuper des informations et des directives relatives à ma part dans cette activité collective.

Par contre, la lecture d'une publication qui, de par sa nature ne saurait être un instrument de communication sur les affaires d'actualité et pratiques puisqu'elle porte sur des sujets détachés de la situation actuelle du lecteur, se pratique nécessairement en détachement aussi bien de la situation actuelle du lecteur que de la vie collective. Toutefois, dépendamment de la nature de la publication et de son sujet d'une part, et du rôle social du lecteur de

l'autre, la fonction de la lecture est susceptible d'un changement. Quand un chercheur lit une publication du domaine de sa discipline scientifique, il s'occupe de l'objet de son activité professionnelle (dans l'aspect thématique) et participe à l'échange d'informations dans le cadre d'une communauté de spécialistes. C'est donc une lecture fonctionnelle, encore qu'à un degré différent que celle d'un mandat d'appel judiciaire; il en va de même de la lecture d'un manuel ou d'un livre de cuisine (dans une situation appropriée).

Or, une publication littéraire porte par définition sur des choses et des affaires détachées de la réalité de la vie, éloignées de la situation et des objets d'activité possibles d'un lecteur quel qu'il soit, parce que fictives; elle n'est pas non plus l'instrument de quelque échange d'informations que ce soit. Hormis les cas particuliers dont il sera question plus loin, aucun rôle social et aucun type d'activité n'implique la lecture des belles lettres. Celle-ci est une activité facultative, volontaire. D'autre part, en sa qualité d'activité retenant l'attention par des sujets détachés des affaires pratiques courantes, elle apparaît sans utilité. En bref, considérée en soi, la lecture littéraire revêt le sens d'une activité ludique que sans utilité par rapport à toute sphère d'activité pratique. Ce n'est d'ailleurs qu'une autre face de ce qu'on a à l'esprit en qualifiant la littérature (ou la lecture littéraire) de non utilitaire et d'autotéljque.

Il vaut peut-être la peine de souligner en outre que cette activité n'a qu'une portée individuelle – par rapport à l'individu et à ses besoins – dans la mesure où elle ne découle d'aucune forme de participation à la vie collective et n'a aucune incidence nécessaire sur celle-ci.

Ce n'est là, bien entendu, qu'un modèle de ce que doit être d'elle-même la lecture littéraire, par le fait de son objet – les textes littéraires – et sans qu'il soit tenu compte de toute circonstance extérieure. L'on sait que dans différentes sociétés connues, elle est souvent quelque chose de plus; en effet, le contexte social complète ou modifie les conditionnements purement objectifs et confère à la lecture des significations nouvelles. L'étude de la dimension sociale de la pratique de la lecture démontre cependant que, dans le cas de certaines collectivités et également de certains types de lecture – lecteur de masse par exemple ou lectures «de gare» – la lecture n'a d'autre sens que celui qui se rattache au modèle, celui d'un

divertissement individuel. Les motivations qui reviennent dans les sondages: «je lis pour me distraire», «pour me distraire de la vie de tous les jours», «pour passer le temps», ou «je ne lis pas car je n'ai pas le temps pour la lecture», «j'ai trop d'occupations», «j'ai d'autres chats à fouetter», «des problèmes de pure invention ne m'intéressent pas», «je n'ai pas besoin de contes», etc., indiquent que la lecture littéraire est considérée (dans la collectivité étudiée) comme une occupation non nécessaire et de peu d'importance, même si elle procure de l'agrément; qu'elle est un moyen d'utilisation des loisirs, de distraction ou d'évasion. L'on parle dans ce cas d'une lecture de distraction ou d'évasion.

C'est cependant à tort que l'on juge une telle lecture incomplète ou appauvrie, en admettant comme modèle la lecture des connaisseurs. Au contraire, à admettre la justesse du développement qui vient de précéder, force est de constater que telle est précisément la manière naturelle de lire les textes littéraires, conforme à leur fonction naturelle; c'est plutôt la manière de lire propre aux connaisseurs qui n'est pas naturelle, encore que d'un point de vue elle soit plus valable. Dans la suite de ces considérations, c'est ce modèle le plus simple de lecture qui sera une référence pour des modèles plus complexes. En d'autres termes, j'admets que la lecture engagée ou celle des connaisseurs ajoute pour des raisons ou d'autres à la lecture naturelle.

Il semble opportun – tout au moins pour la description de la culture d'aujourd'hui – d'introduire une idée limite de plus. Dans les sociétés industrielles, la lecture, pas forcément littéraire, est une occupation généralisée et courante. Il apparaît donc justifié de reconnaître dans ce contexte comme anormale la situation des collectivités au sein desquelles la lecture est un phénomène rare. D'autre part, ce qui s'écarte aussi de la normale c'est le statut de la lecture littéraire dans le milieu des gens de plume. De telles situations anormales seront étudiées en priorité afin qu'elles se démarquent des autres.

#### A. Cas particuliers

2. Les écrivains, les critiques, les historiens et théoriciens de littérature ainsi que tous les autres qui s'occupent professionnellement de littérature constituent, comme public littéraire, un cas particulier.

S'occuper de littérature, en particulier par la pratique de la lecture, constitue leur première activité, la raison de leur existence sociale, alors que pour les simples lecteurs, la littérature est l'objet de leur seconde activité, d'un caractère ludique, nullement obligatoire, facultative. C'est à un tel usage qu'elle se destine et s'adapte. Le statut de l'activité première et obligatoire fait de la lecture et des textes qui en font l'objet, quelque chose de radicalement différent de ce qu'est cette occupation pour toutes les autres catégories de lecteurs.

Deuxièmement : s'occuper de littérature englobe, dans la communauté des professionnels, la lecture et toutes les autres manières d'exploration de la littérature ainsi que la participation à la communication littéraire aussi bien sous forme d'un échange privé d'opinions qui constitue un élément important de la communication au sein de la communauté, que sous forme de création et de diffusion de l'opinion littéraire professionnelle et des connaissances littéraires. Traiter de littérature à l'usage public est le devoir institutionnel majeur de ce groupe.

De ce point de vue, une catégorie professionnelle à part est constituée par les écrivains, c'est-à-dire ceux pour qui s'occuper de littérature signifie en outre écrire des textes littéraires.

La lecture littéraire et la littérature elle-même bénéficient donc dans la communauté des professionnels d'un statut tout à fait exceptionnel et, à sa manière, paradoxal. D'une part ce sont des lecteurs aux compétences incomparablement plus grandes que les autres, ayant une expérience d'approche du fait littéraire plus riche au point de vue non seulement quantitatif mais également qualitatif, la littérature étant pour eux l'objet d'opérations qui n'interviennent pas dans les autres communautés. D'autre part cependant, la place que tient la littérature dans leur activité individuelle et dans leur vie collective, de même que l'obligation de s'en occuper, excluent d'avance une lecture selon la manière et le sens qui correspondent à la destination des textes littéraires et à leurs fonctions vis-à-vis du commun des lecteurs.

En dépit des apparences, la mise en relief de la particularité du cas des professionnels n'est pas inopportune. En effet, tout ce qui s'écrit au sujet de la littérature, s'écrit précisément par nous, professionnels, à partir de notre expérience de lecture, de nos

connaissances et de nos théories. Et il n'est pas difficile d'observer que le public agrée comme évidentes et naturelles l'expérience et les habitudes des professionnels, cette acceptation étant le plus souvent implicite et inconsciente. Dans les réponses aux enquêtes, les attitudes envers la lecture, les manières de lire, les buts et les effets de la lecture sont décrits plus ou moins selon le modèle de lecture propre aux professionnels, et les comportements étudiés des lecteurs dans d'autres collectivités – p.ex. chez les lecteurs de masse – sont considérés par référence à ce modèle. C'est la raison pour laquelle l'appréciation en est négative dans la mesure où l'on y perçoit une part de déficience et d'imperfection – une lecture non créative, stéréotypée, ahistorique, superficielle ou essentiellement axée sur le divertissement. Il est donc utile, à vouloir éviter de projeter sa propre optique sur l'objet étudié, de prendre conscience de ce qu'elle comporte de particularité et avant tout de son influence discrète et cependant prononcée<sup>3</sup>.

Définir le statut de la lecture dans la collectivité des professionnels permet de préciser, par opposition, ce que signifie la lecture pour le simple lecteur. C'est premièrement, une activité qui, dans son fond intime, reste indépendante des secteurs fondamentaux d'activité pratique et de la participation à la vie collective, et, qu'on le veuille ou non, une activité aux fonctions ludiques.

Deuxièmement, s'occuper de littérature revêt, pour le simple lecteur, un caractère essentiellement réceptif. La forme primordiale sinon unique c'est la lecture; dans certaines collectivités s'y ajoutent aussi l'échange d'opinions dans le cadre de la communication privée et la réception de l'opinion officielle. Dans la culture contemporaine, ni la création de textes littéraires ni la participation à l'échange d'opinions institutionnel n'entrent en ligne de compte.

---

<sup>3</sup> L'étude de la dimension collective de la lecture révèle dans une certaine mesure les effets des divergences entre les points de vue sur la littérature des «connaisseurs» et des lecteurs moyens – cf. A. Kłoskowska, «Potoczny odbiór literatury na przykładzie utworów Żeromskiego» (Réception courante de la littérature sur l'exemple des oeuvres de Żeromski), *Pamiętnik Literacki*, 1976, c. 1; A. Kłoskowska, A. Rokuszewska-Pawełek, «Mity literackie w świadomości potocznej (przykład potocznego odbioru *Wesela*)» (Des mythes littéraires dans la conscience du grand public «sur l'exemple de la réception courante de *Noce*»), *Kultura i Społeczeństwo*, 1977, vol. I.

3. Un statut anormal de la lecture se constate dans les collectivités qui ne participent que depuis peu à la culture de l'écrit et ne font que s'initier à la littérature écrite. Tout en étant transitoire, cette situation n'en mérite pas moins d'être distinguée, dans la mesure où les collectivités de ce type constituaient une fraction importante et stable du public de lecteurs dans la culture européenne à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme c'était le cas du public bourgeois et, plus tard, ouvrier et paysan – et à l'heure présente elles constituent la majeure partie du public littéraire dans les pays du Tiers Monde.

En raison du caractère transitoire de cette situation et également de la diversité des contextes historiques dans lesquels elle s'inscrit, il y a lieu de parler de différentes variantes et phases auxquelles elle correspond. Escarpit et Baker décrivent des collectivités africaines et asiatiques au sein desquelles la lecture est une occupation d'individus, – jeunes pour la plupart – occupation inconnue, incompréhensible sinon suspecte pour leur entourage<sup>4</sup>. Des situations analogues sont également connus de l'époque où la lecture prenait racine en milieu rural en Europe. Stefan Żółkiewski signale «la situation d'accession à la promotion culturelle» en Pologne de l'entre-deux-guerres; ce qui était propre à cette situation, caractérisée par une pratique déjà plus large de la lecture, c'était la pratique de la lecture – quelquefois collective – par des groupes plus ou moins structurés, représentatifs d'une large partie des collectivités rurales<sup>5</sup>. Enfin, la bourgeoisie européenne du XIX<sup>e</sup> siècle offre l'exemple d'une phase limite où la lecture littéraire embrasse progressivement l'ensemble d'une collectivité et devient une occupation à statut normal, établi. Dans les différentes sociétés du XX<sup>e</sup> siècle, l'on peut observer diverses variantes de cette évolution, modifiée par l'intervention des grands moyens d'information.

Tous ces cas ont ceci de commun que la lecture, en particulier la lecture littéraire, est, dans ces collectivités en ascension culturelle, une occupation sortant de l'ordinaire et débordant leur culture de souche, pour deux raisons essentielles. Premièrement, c'est une activité culturellement étrangère, non seulement parce qu'elle s'écarte

<sup>4</sup> Cf. R. E. Baker, R. Escarpit, *La Faim de lire*, Paris 1973, pp. 115–118.

<sup>5</sup> S. Żółkiewski, *Kultura literacka (1918–1932) (La Culture littéraire)*, Wrocław 1973, chap. VII, surtout les pp. 423–426.

de la tradition établie, mais parce que, de plus, elle bouleverse les mécanismes de vie collective fondés sur des formes culturelles traditionnelles, principalement sur le plan de la communication et, par conséquent aussi, sur plusieurs autres. Ce qui plus est, c'est une activité d'«importation», liée à la vie de groupes sociaux culturellement étrangers ou à celle de sociétés étrangères (ceci étant vrai pour les lecteurs africains ou asiatiques). Cela signifie aussi lecture d'une littérature d'importation, créée sous un autre ciel culturel, quelquefois aussi différent que l'est la culture française de la culture vietnamienne traditionnelle, et par conséquent, le fait de s'occuper de problèmes d'un autre monde, articulés en des termes plus ou moins étrangers. De ce fait, la lecture conduit à un dédoublement de la conscience culturelle, ce qui équivaut d'une part à un certain détachement de l'univers de la collectivité dans laquelle on vit, et d'autre part, à l'accession, tout au moins intellectuelle, à un univers qui est celui non seulement d'un autre groupe ou d'une autre société, mais en même temps d'une culture plus universelle de l'écrit.

Or, les simples lecteurs, même lorsqu'ils ont affaire à la «lecture imposée» (comme l'écrit Escarpit), ce qui est en règle le lot du public de masse, demeurent en tant que lecteurs dans l'enceinte de la culture dans laquelle ils vivent.

D'autre part, dans les collectivités de ce type, la lecture est une occupation fonctionnellement isolée de tous les types d'activité en place, sans adhésion à aucune sphère de vie collective. Ainsi la lecture en tant que type d'occupation et le plus souvent aussi comme le fait de s'occuper de problèmes étrangers à l'univers de la collectivité, distrait-elle celui qui la pratique de la participation à la vie collective. C'est pourquoi il s'agit toujours d'une lecture motivée – pour reprendre la formule d'Escarpit<sup>6</sup>, dans la mesure où une activité qui détache celui qui la pratique, de la collectivité dans laquelle il vit, ne saurait être autre que motivée. La lecture est donc avant tout, dans ce cas précis, un moyen d'accession à une culture étrangère et supérieure, un moyen de formation, d'acquisition d'instruments intellectuels et d'un savoir, moyen par conséquent, de promotion culturelle et de participation à la culture. Or, la promotion culturelle est, à son tour, un moyen de promotion

---

<sup>6</sup> Cf. *L'Écrit et la communication*.

sociale, c'est-à-dire d'accession à une position élevée au sein du groupe ou de passage à un autre groupe social.

Dans la phase analysée par Żółkiewski où la lecture devient affaire d'un groupe ou de groupes dans le cadre d'une collectivité, l'accession à la promotion culturelle se rattache à une activité culturelle, économique ou politique pratiquée en groupe aux fins de la promotion sociale de l'ensemble de la collectivité. Cela signifie que la lecture est thématiquement motivée, c'est qu'elle constitue un moyen de s'occuper des affaires qui font l'objet de l'effort collectif tenté parallèlement sur d'autres plans.

Dans une situation où toute une collectivité accède à la promotion sociale et devient en même temps un public culturel régulier, encore qu'aux compétences incomplètes, comme ce fut le cas de la bourgeoisie aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, les fonctions de la lecture littéraire se modifient: la littérature cesse d'être graduellement un moyen d'accéder à l'instruction et en devient un autre, celui de prise de conscience par le lecteur de son identité individuelle et collective et de perception par réflexion de la réalité. Dès ce stade, la lecture acquiert un statut normal.

Par opposition à la situation sortant de l'ordinaire décrite plus haut, où la lecture littéraire est une occupation qui ne s'inscrit pas d'une manière compréhensible dans la vie sociale et bénéficie d'un statut spécial engageant de ce fait l'existence sociale du lecteur pour lequel elle n'a de sens que dans la mesure où elle lui offre un moyen de promotion, l'on peut dire que pour les simples lecteurs «normaux», la lecture littéraire, fût-elle rare, est une activité ordinaire, dont la pratique n'influe pas sur leur statut social et se montre plutôt indépendante des formes fondamentales de participation à la vie pratique et collective.

4. Une autre situation sociale sortant de l'ordinaire est offerte par la lecture scolaire, à considérer les élèves comme une collectivité à part. Je n'en soulignerai que quelques points, importants dans l'optique de ces considérations, en renvoyant à une description plus complète des lectures scolaires, présentée il y a peu par Władysław Dynak<sup>7</sup>.

---

<sup>7</sup> «Sytuacja lektury w szkolnym procesie komunikacji literackiej» (La Situation de la lecture dans le processus scolaire de communication littéraire), [dans:] *Problemy odbioru i odbiorcy*, Wrocław 1977.



La première des particularités de la lecture scolaire est lié au statut d'élève. C'est un statut temporaire et, de plus, isolé d'une certaine façon de la participation à la vie collective hors de l'école, ce qui le rend comme un brin irréel. D'où la lecture scolaire a, elle aussi, le caractère d'une occupation détachée de la vie et à moitié fictive, d'une occupation qu'on ne saurait prendre tout à fait au sérieux. Escarpit attire l'attention sur certaines conséquences d'une telle situation. Dans les milieux où la lecture littéraire n'est pas devenue une activité courante, elle est, aux yeux de l'élève, liée uniquement à son statut d'élève: elle est ce qu'on pratique en classe et qu'on abandonne dès que l'on quitte l'école – aussi bien quotidiennement, après la fin des classes que pour de bon, après la fin des études<sup>8</sup>. S'occuper de littérature n'est qu'un devoir scolaire, et la littérature n'est qu'une matière d'enseignement scolaire.

D'autres particularités se rattachent aux caractéristiques du rôle de lecteur-élève. La lecture n'est pas pour ce type de lecteur l'occupation ludique qu'elle est pour le lecteur normal, mais une obligation institutionnelle, comme pour un professionnel. De plus, cette obligation concerne non seulement l'occupation elle-même mais encore le choix des lectures, leur ordre chronologique, la manière de lire et l'interprétation. Enfin, le rôle d'élève implique, outre la lecture, également des formes programmées d'une manière précise de communication au sujet de la littérature (comptes rendus de lecture, débats, dissertations de commentaire, etc.). Ce caractère obligatoire et programmé engendre, bien entendu, les mêmes paradoxes que dans le cas des professionnels.

D'autres paradoxes, par contre, propres au statut d'élève, tiennent au fait qu'il associe la situation d'un lecteur mal apprivoisé pour lequel la lecture doit être une manière de découvrir la littérature, à des formes quasi-professionnelles d'approche des textes; le canon des lectures, les manières de lire et d'échanger les opinions, le champ et le contexte de l'interprétation, etc. sont en effet programmés conformément au modèle d'approche professionnelle de la littérature. C'est la raison pour laquelle, fait signalé par plus d'un auteur, il est fréquent que l'élève démarque nettement ses lectures scolaires

---

<sup>8</sup> Cf. Baker, Escarpit, *op. cit.*, pp. 119–171.

de ses lectures personnelles qui, elles, ont la forme et les fonctions d'une lecture normale.

## B. Deux types de public littéraire

5. En la rapportant aux situations anormales, l'on peut définir la lecture normale comme une activité qui se situe dans les limites de la fonction ludique au sens large du terme, c'est-à-dire comme une occupation sans caractère de travail, non obligatoire, volontaire d'une part, et d'autre part sans poids fondamental pour l'ensemble de l'activité du lecteur et pour sa participation à la vie collective. Toutefois, la lecture ne doit pas être forcément et à titre exclusif, une distraction individuelle, même si c'est un tel statut qu'elle a dans plus d'une collectivité. Dans divers groupes sociaux, en raison de différentes circonstances sociales et culturelles, elle est une occupation essentielle par référence à un secteur de vie de la collectivité, et un élément important, quelquefois irréductible, de l'activité sociale. De telles situations, de telles collectivités sont nombreuses. Il semble qu'en prenant en considération les critères proposés plus haut, l'on peut en distinguer deux types. La lecture littéraire peut se rattacher fonctionnellement à un domaine d'activité collective en tant que fait de s'occuper soit d'un type de textes (textes littéraires ou une catégorie de textes littéraires) soit d'un type de sujets. Cette distinction permet par ailleurs de dégager deux types de public spécifiques à la culture d'aujourd'hui: le public culturel et le public engagé.

6. Pour les lecteurs appartenant à une collectivité qui n'en est qu'au début de participation à la culture de l'écrit, la lecture est la seule forme, comme le montre le cas des collectivités rurales traditionnelles du XIX<sup>e</sup> siècle, ou forme principale de contact avec cette culture, manière primordiale de son assimilation et partant un instrument d'accession à la promotion culturelle. Comme il a déjà été montré, dans une telle situation culturelle et sociale, l'accession à la promotion culturelle et partant la lecture comme moyen d'y parvenir, doit être stimulée et fonctionnellement couplée avec l'accession à la promotion culturelle (dans le cas de la lecture individuelle) et à la promotion socio-politique (quant la promotion culturelle est l'objectif visé par une activité collective). Dans ce

dernier cas, nous sommes en présence d'une forme à bien des égards modèle de lecture engagée.

Il convient toutefois d'éliminer de ce modèle les circonstances liées à la situation sortant de l'ordinaire de conquête de l'accès à la culture. Dans le cas d'un public peu initié, nous sommes en présence d'une lecture en quelque sorte forcément engagée, dans la mesure où la lecture ne saurait ne pas être pour ceux qui la pratiquent une voie vers la promotion envisagée. La situation des lecteurs normaux est différente: en s'occupant de littérature ils ne dépassent pas le cadre de participation à la vie de leur propre collectivité et de son univers. Elle peut être, mais pas forcément, plutôt une manière de prendre position face à cet univers et en même temps de participation à la vie collective.

Ainsi, en se référant au modèle de lecture engagée mais en écartant tout ce qui se rattache à la singularité de cette situation, l'on peut dégager les signes distinctifs fondamentaux d'une telle lecture. La lecture littéraire a, pour le lecteur «engagé», le sens de s'occuper de certains sujets plutôt que d'un type de textes. La littérature est lue dans la mesure où elle est une articulation et où elle peut fournir des moyens de prise de conscience et de systématisation intellectuelle des aspects de la réalité, des problèmes de l'environnement social qui font l'objet de l'intérêt du lecteur et, éventuellement, de son activité s'inscrivant dans la vie collective. Cette orientation détermine aussi bien le choix des lectures que la façon d'interprétation. On lit des textes qu'on choisit en fonction de leur sujet et de leur sens idéologique et non en raison de leurs propriétés génériques ou stylistiques; cela signifie en substance que la nature littéraire du texte n'est pas le critère essentiel du choix: les oeuvres littéraires sont lues parallèlement ou alternativement avec des textes philosophiques ou journalistiques, etc., et dans leur contexte, elles ne font plutôt pas figure, aux yeux des lecteurs, d'une catégorie essentiellement à part des lectures. L'on suit la trame du récit du texte qui fait l'objet de lecture, l'on interprète les problèmes et les faits ainsi que leur approche et l'on émet à leur sujet des jugements de valeur, en passant outre aux propriétés littéraires plus ou moins spécifiques, en les considérant comme de moindre importance. La pratique de la lecture et, plus généralement, le fait de s'occuper de littérature sous toutes ses formes, est ici

un aspect secondaire du fait de s'occuper de ce qui constitue l'objet d'une activité des lecteurs – politique, sociale, culturelle.

Le lecture engagée s'analyse généralement comme effet et manifestation d'une attitude à l'égard du monde qui nous entoure et de la vie collective. Or, il semble que ramener ce fait à sa dimension psychologique ou éthique et par cela même le détacher du contexte social dans lequel il prend naissance et se réalise, conduit dans une certaine mesure à prendre l'effet pour la cause. L'attitude morale du lecteur est, certes, une condition nécessaire mais insuffisante: aussi bien l'engagement politique et social lui-même que le fait d'y rattacher la lecture ne sont possibles que dans certaines circonstances sociales et culturelles qui les façonnent.

Remarquons avant tout que ce n'est pas toujours qu'il y a lieu de parler de lecture engagée quand elle est une manière de s'occuper d'un sujet. Il est évident que le sujet historique, exotique ou psychologique peut faire l'objet d'une curiosité uniquement intellectuelle, en dehors de toute participation à ce qui se passe dans le monde environnant. L'engagement ne peut avoir pour l'objet que les affaires d'actualité, essentielles pour la collectivité.

Toutefois, il ne suffit pas non plus du simple fait que la lecture est une manière de s'occuper des problèmes de cette nature. Pour un lecteur appartenant à la collectivité rurale traditionnelle du XIX<sup>e</sup> siècle, le fait de s'occuper – par la lecture – de la condition paysanne pouvait n'être rien d'autre qu'un assouvissement de sa curiosité intellectuelle personnelle, sans que celle-ci le rattachât à la vie de sa collectivité; au contraire, elle risquait même de l'en détacher, dans la mesure où, aussi bien la lecture elle-même que les problèmes soulevés dans les textes pouvaient apparaître à l'entourage comme incompréhensibles et suspects, c'est-à-dire de peu d'importance. La lecture n'engageait pas non plus ce lecteur dans une autre activité collective s'il n'adhérait pas à un mouvement social ou politique extérieur à sa collectivité, même si, par ailleurs, il existait des mouvements ou groupes pour lesquels la condition paysanne constituait un objet d'activité. S'occuper de la condition paysanne pouvait n'être pour lui qu'un moyen de s'identifier imaginativement avec une quasi-communauté spirituelle de personnes unies par l'affinité des centres d'intérêt ou des opinions, ou encore un moyen de participation imaginaire à la vie d'un autre groupe

social (par exemple des nobles révolutionnaires) dont l'activité avait pour objet la condition paysanne.

Cela signifie qu'en fin de compte, la lecture d'une telle orientation devient, en raison de son contexte social – en dépit même des intentions du lecteur et du sujet des textes qu'il lit – une lecture d'évasion. L'on retrouve ici le même mécanisme qui confère un caractère d'évasion à la lecture chez les admiratrices des romans de la vie des hautes sphères de la société; une participation imaginaire à la vie d'aristocrates ou d'artistes a pour rançon une évasion et un isolement plus ou moins effectif de ce qui se passe dans la collectivité environnante<sup>9</sup>.

Pour que la lecture soit une forme d'engagement réel, il ne suffit pas qu'elle soit axée sur les grands problèmes de la société dans laquelle on vit; il faut de plus que ces problèmes fassent l'objet d'une activité publique effective au sein de cette collectivité et enfin que la lecture s'y associe; qu'elle soit une manière, secondaire bien entendu, de s'en occuper. En d'autres termes, le lecteur doit assumer son rôle de lecteur en tant que participant à ce genre d'activité, c'est-à-dire, en pratique, comme membre d'un groupe formel ou non formel pratiquant une activité sociale, culturelle ou politique, et la lecture doit être une manière d'y participer.

Enfin, un problème théoriquement essentiel dans l'optique de ces considérations: de quelle manière la pratique de la lecture littéraire peut-elle s'inscrire fonctionnellement dans une activité politique ou sociale? En dépit des apparences, l'interaction n'est pas évidente. D'une part l'on sait en effet que ce n'est pas toujours que le fait de s'occuper de littérature est considéré comme utile par des militants et des mouvements; quelquefois il est rejeté comme une occupation peu sérieuse de bel esprit ou comme de l'intellectualisme désarmant. D'autre part, fait soulevé à bien des reprises, un écrivain engagé dans une activité en tant que citoyen, ne doit pas l'être forcément en tant qu'écrivain; ceci est vrai aussi, par analogie, pour le lecteur. L'on peut s'occuper de littérature en dehors de toute participation à l'activité politique.

---

<sup>9</sup> Ce type de participation et de communion dans le cas de la lecture de la presse – soit dans des circonstances sociales quelque peu différentes – se trouve présenté sous un jour différent chez J. Stoezel, «Fonctions de la presse: à côté de l'information», [dans:] *Sociologie de l'information*, Paris 1973, pp. 279–280.

Il semble que la lecture littéraire peut s'inscrire dans une telle activité quand celle-ci comprend parmi ses éléments irréductibles une activité de communication intellectuelle ou, autrement : quand une activité de communication au sens large du terme – débat, création journalistique, idéologique ou philosophique, formation, etc. – constitue un facteur d'intégration d'un groupe et de détermination de ses formes d'activité. En effet, la littérature peut devenir alors objet de communication, au pair avec le journalisme, la philosophie, etc., comme une des formes d'articulation des idées et des problèmes qui intéressent le groupe. C'est dire que la lecture littéraire peut avoir le statut d'une occupation socialement fonctionnelle – et pas seulement individuellement – c'est-à-dire remplir une fonction dans la vie d'une collectivité, dans la mesure où la littérature fait l'objet de l'échange d'opinions dans celle parmi les sphères de communication à l'intérieur du groupe, qui revêt une importance essentielle pour l'intégration de celui-ci et qui lui est constitutif dans la mesure où le fait d'y participer est indissolublement lié à la participation à la vie du groupe. Cette relation de dépendance entre la fonction de la littérature dans la communication au sein du groupe, et le sens que revêt le fait de s'occuper de littérature, et en particulier de la lecture littéraire – au sein du groupe, mérite peut-être d'être particulièrement soulignée, étant donné qu'il s'agit ici d'une loi générale valable pour tous les cas où la lecture littéraire intervient non seulement dans une dimension individuelle et non seulement comme distraction.

7. La collectivité que l'on définit comme «public culturel», «gens cultivés», «lecteurs instruits» ou «public lettré» offre l'exemple d'une collectivité où la lecture fait partie intégrante de la vie sociale où elle est, du côté du lecteur individuel, une occupation impliquée par l'appartenance au groupe et nécessaire pour y appartenir.

Pour l'«homme cultivé» pratiquer la lecture littéraire c'est s'occuper d'un type précis de textes : les textes littéraires et non des textes choisis en fonction de sujets précis. (Le caractère littéraire n'est bien entendu, qu'un signe distinctif général qui est, de plus, dans chaque collectivité précise, interprété restrictivement : ce qui entre en ligne de compte c'est uniquement une littérature d'une haute tenue artistique ou la littérature classique propre à une culture précise, à l'exclusion de la basse littérature, de la littérature populaire

ou d'avant-garde, etc.) La pratique de la lecture est pour le lecteur une obligation de prestige et un devoir de participant à la vie collective, en particulier à l'une de ses sphères: la vie de société.

La lecture littéraire fait partie d'un plus grand tout: réception de toute sorte de produits de culture: peinture et sculpture, musique, théâtre, cinéma, etc. Dans ce sens, elle est un élément de participation sous forme de réception, à la vie culturelle. La participation à la vie culturelle signifie que l'on s'occupe aussi de littérature et des arts sous forme de communication (dans la sphère privée) et que l'on pratique la réception de l'opinion littéraire et artistique institutionnelle. Dans la collectivité des gens cultivés, la littérature se montre ainsi présente à côté des arts et fonctionne comme objet de perception et d'échange d'opinions.

Ce dernier point aide à définir la place que tient le fait de s'occuper de littérature dans la vie de cette collectivité. La communication au sujet de la littérature et également des arts, constitue un élément important et irréductible de la vie de société. Or, la vie de société est le plan ou sphère de vie collective où les gens cultivés font groupe à part et s'intègrent comme tels. Dans les autres sphères de vie collective, loin de faire bande à part, ils sont présents dans le cadre de différents groupes ou couches, selon leur statut social, leur profession, etc. Telle est la situation des gens cultivés dans les sociétés européennes contemporaines, mais l'histoire nous fait découvrir des sociétés au sein desquelles la collectivité des gens cultivés au sens large du terme correspondait plus ou moins exactement à des groupes sociaux précis. C'était le cas, parmi d'autres, des *dilettanti* Renaissance ou des honnêtes gens en France du temps des Louis XIV et XV. Le public culturel des sociétés d'antan, ancêtre en quelque sorte du public contemporain, mérite l'intérêt à des fins comparatives.

Un exemple des plus éloquents de situation du public culturel des époques reculées est fourni par la cour japonaise de l'époque Hei'an (IX<sup>e</sup> – XII<sup>e</sup> siècles). S'occuper de littérature dans le milieu de la cour (en l'occurrence de la littérature chinoise ou japonaise écrite en chinois, langue qui faisait office de langue littéraire comme la latin en Europe médiévale) comprenait aussi bien la lecture que

la communication au sujet de littérature et la création de textes. Toutes ces manières de s'occuper de littérature constituaient un élément stable (quantitativement beaucoup plus important que dans la culture contemporaine) aussi bien de la vie collective: cérémonies officielles et de la cour, solennités familiales, différentes réunions mondaines du genre du rituel du thé, contemplation de la pleine lune ou des cerisiers en fleurs, que de la vie privée: visites, relations de société, relations érotiques, conversations, etc. La lecture — également à haute voix, la récitation, la composition de poèmes, les jeux poétiques font leur apparition dans toutes les sphères de la vie des courtisans et constituent un devoir de prestige de tous les participants. En d'autres termes, la communication littéraire et la communication au sujet de la littérature ne forment pas dans cette collectivité un domaine d'activité à part, mais font partie immanente de l'ensemble de la vie sociale: c'est tout bonnement un aspect ou une dimension de la communication au sein du groupe et non une sphère de communication à part. Il n'y a pas de différence catégorielle essentielle entre d'une part les traits d'esprit, les maximes, les anecdotes et les lettres échangés dans le cadre de l'interaction quotidienne et d'autre part les billets doux versifiés, les poèmes de circonstance, les poèmes recueillis en anthologies ou les mémoires et les romans.

La culture de la cour Hei'an est un exemple à bien des égards extrême (et c'est pourquoi commode à des fins comparatives) mais typique d'une culture élitiste de la cour. Une place analogue, encore que plus modeste, fut tenue par la lecture et la composition de textes littéraires, les conversations et les écrits sur la littérature dans le milieu des précieuses ou dans celui des honnêtes gens de la cour de Louis XIV.

Les milieux des *dilettanti* de la cour font penser à certains égards aux professionnels d'aujourd'hui: ils s'occupaient de littérature sous toutes ses formes, et la participation à la communication littéraire et à celle sur la littérature était un élément obligatoire, général, stable et important de l'interaction au sein du groupe. Pour les courtisans c'était toutefois une activité ludique et non professionnelle. A cet égard, les courtisans ressemblaient plutôt au public culturel d'aujourd'hui. Dans les deux types de public,



l'on observe des rapports analogues avec les autres types d'activité. Ce qui, par contre est différent c'est la localisation dans l'ensemble de la vie sociale, du fait de s'occuper de littérature.

Premièrement, dans le milieu de la cour s'effectuait la totalité de la communication littéraire et de la communication sur la littérature; pour ce qui est de la production et de la circulation de la littérature et de l'opinion littéraire, elles se ramenaient à l'échange d'oeuvres littéraires et d'opinions dans le cadre de la communication au sein du groupe. Par contre, le public culturel d'aujourd'hui ne fait que «réceptionner» la littérature et l'opinion littéraire. La littérature fait l'objet de lecture et de l'échange d'opinions dans le cadre de la vie de société; cette opinion qui s'affirme d'ailleurs toujours sous l'influence de l'opinion institutionnelle n'a de poids que localement, en milieu restreint, sinon en privé.

Secondement, pour les gens cultivés, s'occuper de littérature est une forme de participation à une des sphères de la vie sociale: la vie de société; or, comme type d'activité, le fait de s'occuper de littérature appartient à la catégorie des occupations culturelles de distraction, nettement séparées de la vie pratique. Dans cette sphère de la vie culturelle et de société, s'occuper de littérature et en particulier de lecture remplit la même fonction que dans la vie du milieu de la cour. Cette sphère est cependant catégoriellement et fonctionnellement séparée de la vie pratique, ce qui fait que les activités qui en relèvent n'ont aucune signification réelle sur le plan de la vie pratique outre le sens global de remplir le temps libre et de procurer de la distraction. C'est la raison pour laquelle s'occuper de littérature et de l'art revêt dans le milieu des gens cultivés un caractère un brin paradoxal: c'est une occupation d'un poids essentiel pour l'identité distinctive et pour l'intégration de ce milieu, mais en même temps, au point de vue de la vie pratique des gens qui en font partie, une occupation futile, une des distractions. Le peu de poids de cette «distraction culturelle» a aussi pour effet de saper l'importance et le sublime de la communion avec la sphère des valeurs supérieures, spirituelles et presque sacrées: elles ne sont qu'à demi réelles puisqu'elles n'apparaissent que dans cette sphère ludique de vie collective. Celui qui les prend trop sérieux dans la vie pratique n'est qu'un bel esprit: en effet «ce n'est que littérature».

## 5. Observations finales

1. Les situations sociales considérées n'ont, bien entendu, que le caractère de modèles théoriques; les références historiques illustrant ces considérations ont été réduites à un squelette structurel façonné dans une certaine mesure par les catégories choisies de descriptions et comme figé. Il n'est bien entendu pas vrai que les critiques et les écrivains ne lisent pas «pour le plaisir»; il serait plus prudent de voir dans leur lecture, en suivant en ceci la démarche de Sławiński, «une absence de frontière nettes entre une réception désintéressée de la littérature et une réception professionnelle»<sup>10</sup> et de tenir compte également de l'observation d'Escarpit à leur sujet affirmant qu'ils adoptent souvent une attitude ambivalente: ils parlent en connaisseurs et lisent en consommateurs<sup>11</sup>. Ces situations de modèle présentent un haut degré d'abstraction qu'il est possible de mesurer en rapportant au modèle ici exposé de lecture comme moyen de promotion sociale, la description par Żółkiewski d'une «situation de promotion culturelle», dans son livre sur la culture polonaise de l'entre-deux-guerres. La place réduite offerte dans la présente étude à la description des circonstances historiques, ne tient pas seulement à des considérations de volume, mais essentiellement à des raisons de méthodologie: il semble opportun de faire abstraction des avatars particuliers, historiques, du phénomène étudié pour mieux saisir les lois générales qui le régissent. Et ce en particulier quand on dispose de nombreuses descriptions de réalisations concrètes, tandis que les fondements théoriques de son analyse sont presque inexistantes, comme c'est le cas de l'étude de la lecture.

2. Enfin, deux questions de nature générale paraissent dignes d'être signalées. Dans les analyses du statut de la lecture dans différents types de collectivités sont apparus des éléments n'ayant pas été mentionnés dans les considérations théoriques initiales pour la bonne raison qu'ils ne découlent pas du mécanisme même de la lecture. L'analyse de deux types de lecture normale démontre une relation de dépendance entre le statut de lecture dans un

---

<sup>10</sup> Sławiński, *op. cit.*, p. 21.

<sup>11</sup> Escarpit, *Le Littéraire et le social*.

groupe étudié et les propriétés de la communication à l'intérieur de ce groupe. C'est, semble-t-il, une corrélation générale, raison pour laquelle elle mérite un examen à part.

L'on peut dire que la littérature et le fait de s'en occuper ne peuvent avoir de signification dans la vie collective – et pas seulement individuelle – que quand, premièrement, la littérature fait l'objet, dans un groupe, d'un échange d'opinions et, secondement, quand cet échange d'opinions fait partie de celles parmi les sphères de communication à l'intérieur du groupe qui créent des liens (de communication) intégrant celui-ci. Abordant la chose d'un autre côté, cela signifie que la lecture littéraire a la dimension d'un comportement à fonction sociale si la participation à la vie du groupe implique une participation à la communication au sujet de la littérature, c'est-à-dire également la lecture.

Remarquons qu'à la différence de l'ancien public de la cour qui était en même temps un groupe social précis, la culture contemporaine ne connaît pas de groupes sociaux de base correspondant à des catégories socio-économiques fondamentales. Dans les sociétés industrielles, nous sommes en présence de groupes dans lesquels l'échange d'opinions littéraires constitue l'élément indispensable de la communication à l'intérieur du groupe, uniquement sur un plan de la vie collective. En effet, les groupes de référence aussi bien de lecteurs engagés que de lecteurs culturels fonctionnent en tant que groupes uniquement dans la sphère d'une activité secondaire par rapport aux domaines essentiels de la pratique sociale – dans celle de l'activité culturelle, idéologique ou dans la vie de société. Aussi le fait de s'occuper de littérature se rattache-t-il uniquement à cette sphère et s'il a une importance par rapport à l'ensemble de la vie sociale c'est seulement dans la mesure où en a cette sphère.

Il convient d'avoir à l'esprit que de tels groupes ne constituent qu'une partie du public littéraire. Pour les autres lecteurs qui sont en majorité, la lecture est une occupation indépendante de la participation à la vie collective, et partant elle n'a de sens autre qu'individuel.

Il semble par ailleurs que ces observations sont vraies non seulement pour le public littéraire: celui de la radio et de la télévision constitue également une collectivité à part – un public

massif – uniquement sur le plan de participation à la culture. Hors de ce plan, cette masse n'existe pas comme un corps constitué: ce sont des gens appartenant à divers groupes socio-économiques, professionnels, territoriaux, etc. Comme public massif, ils ne sont qu'une collectivité; ils ne constituent aucun groupe intégré, à la différence des lecteurs culturels ou des lecteurs engagés, et leur rôle de récepteurs s'assimile dans ce cas davantage à la participation à la vie des groupes primaires.

En raison de la relation de dépendance considérée, une tâche particulièrement importante qui incombe à l'étude de la fonction de la littérature dans les circuits de lecture, est de distinguer les situations, les institutions ou les structures qui assurent ou génèrent dans un groupe donné la communication au sujet de la littérature.

3. La seconde observation se rattache à la distinction des lecteurs en ceux qui axent leur intérêt sur le sujet et en d'autres qui en font autant pour le genre de textes. La première attitude est propre aux lecteurs en voie de promotion culturelle et aux lecteurs engagés, la seconde – aux lecteurs culturels et professionnels. Chez le lecteur de masse, cette distinction ne se confirme pas, les choix et les motivations se réclamant de caractéristiques syncrétiques à ce point de vue, telles que «roman», «western», «roman policier» etc. Il n'est pas difficile de saisir la corrélation entre les critères du choix des lectures et leur compétence. Ce n'est toutefois ni la seule explication ni une explication suffisante de cette différenciation; les facteurs dont il a été question plus haut pouvant être dans certains cas d'un poids plus grand. Cette corrélation suggère par contre une conclusion de nature méthodologique. Ce qu'elle démontre c'est que le concept de «littérature» et également les concepts de «genre», de même que toutes catégories de ce type ont un sens opérationnel dans l'étude de la pratique de la lecture des milieux culturels et professionnels mais en sont dépourvues par rapport aux lecteurs de masse et à la pratique de la lecture dans les collectivités en voie d'accéder à la culture. C'est que dans ces milieux-là, la communication littéraire n'est pas fonctionnellement un domaine en soi, mais fait partie d'un domaine plus vaste: la communication ludique ou, plus généralement, de la communication écrite.

Ceci est d'autant plus important que les deux attitudes considérées

sont, dans une certaine mesure, en conflit l'une avec l'autre, dans la mesure où l'orientation thématique neutralise la différenciation générique des textes, tandis que l'orientation générique, en particulier si elle est axée sur le littéraire, écarte les critères thématiques. Et, ce qui plus est, la prédominance d'un des deux aspects en conditionne subsidiairement l'autre. Pour le lecteur à orientation thématique, certaines catégories thématiques abstraites – le suspense, le tragique, l'ironie ou le didactisme – deviennent un substitut des catégories formelles (par exemple génologiques), considérées comme insignifiantes et de peu d'importance. Analogiquement, l'orientation vers le littéraire conduit, dans le cas de certaines collectivités – tel le public culturel d'aujourd'hui et à plus forte raison encore les milieux de professionnels – à des préférences thématiques précises. Il n'est pas difficile de prendre conscience du fait que les lecteurs culturels ont tendance à rechercher dans la littérature des sujets généraux, universellement valables (la condition humaine en général, celle en particulier d'un individu à riche vie spirituelle, c'est-à-dire d'un homme cultivé) plutôt que des sujets d'actualité; à rechercher des problèmes philosophiques plutôt que politiques ou sociaux, bref, à dissocier – également sur le plan des sujets des lectures – les problèmes culturels de ceux de la situation sociale actuelle.

Un mécanisme analogue agit dans le milieu des professionnels. A mesure que ce groupe se professionnalise et se constitue en un groupe à part, l'on observe la tendance croissante à une sorte d'autothématisme, consistant à se concentrer aussi bien dans la création littéraire que dans l'interprétation et le commentaire, sur la problématique du littéraire lui-même, sur la pratique de la littérature, le rôle de l'écrivain, etc., et à considérer cette problématique comme seule propre ou tout au moins principale de l'activité littéraire, et en même temps comme substance et finalité ultime de l'évolution de la littérature elle-même.

Trad. par *Hubert Krzyżanowski*